

L'école, un produit de consommation

Des doux rêveurs, les journalistes du Ligueur ? Des utopistes, certainement. Ne dit-on pas que tout progrès est né d'une utopie ?

Dans le tohu-bohu déclenché par les diverses moutures du décret inscriptions, nous avons voulu ouvrir le débat, oser esquisser des types d'écoles qui naissent des désirs que nourrissent les parents. Des désirs qui leur sont tantôt propres, tantôt soufflés par une société qui met les familles sous pression. Sans doute aurions-nous pu dessiner plusieurs projets scolaires inspirés par ce qui se fait au-delà de nos frontières. Nous avons choisi - et c'est un parti pris - d'en évoquer deux : le premier qui représente plutôt notre école d'aujourd'hui, le second qui rassemble une série d'idées - de rêves ? - que d'aucuns qualifieront volontiers de peu réalistes. Sans verser dans la caricature mais en soulignant le projet de société qui se profile derrière l'organisation et le fonctionnement d'une institution scolaire. Pour l'occasion, nous avons rencontré François Dubet, auteur de plusieurs ouvrages qui décryptent l'école, ce produit d'une société qui court après le succès et Bernard De Vos, Délégué aux droits de l'enfant qui souhaite faire exploser le modèle rigide de notre système au profit d'une école plus solidaire. A ces idées, nous avons voulu donner des formes, des directions, une dimension dans l'espace en faisant appel à un jeune architecte, Gilles Demey, qui s'est risqué à tracer deux modèles, schématiques certes, mais divergents. Enfin, deux psychologues, Diane Drory et Geneviève Salengros, donnent leur avis sur ces écoles où l'ont croit que tout oppose parent-consommateur et parent-

partenaire.

Mais l'institution scolaire ne peut changer la société à elle seule. Elle ne peut s'ouvrir à l'autre, faire circuler la parole si la ville, elle aussi, et toutes les règles urbanistiques qui y sont liées, ne se métamorphosent pas. Michel Renard, sémiologue, ébauche quelques idées... qui un jour pourraient déboucher sur un nouveau dossier.

Et parce que les premiers usagers de la classe, ce sont les enfants, le Ligueur a ouvert ses colonnes à l'école rêvée par quatre d'entre eux : Hugo, 8 ans, Mathias et Hugo, 11 ans et demi, et Elisha, 17 ans.

INTERVIEW

Alors que les résultats scolaires influent plus que jamais sur l'insertion professionnelle, on ne saurait reprocher aux parents leur attitude consumériste envers l'école, soutient le sociologue de l'éducation François Dubet (1). Rencontre.

François Dubet : "L'école est accusée de tous les maux. Est-elle la seule responsable de l'échec scolaire ? Conscients que leur enfant joue son avenir à l'école, les parents se montrent inquiets et accusent l'école en cas de mauvais résultats. De son côté, cette dernière a tendance à considérer que si les enfants échouent, c'est qu'ils n'ont pas de bons parents. Or, les familles ne sont pas vraiment responsables de l'échec des élèves : en général, quand elles ont la chance d'être favorisées socialement, la réussite est au rendez-vous ; quand elles ont la malchance de ne pas l'être, leurs enfants se retrouvent souvent en difficulté... En fait, l'échec scolaire est le produit d'un système social, mais parents et enseignants pensent avoir intérêt à s'accuser mutuellement."

Le Ligueur : *Comment l'attitude des parents vis-à-vis de l'école a-t-elle évolué au cours des dernières décennies ?*

F. D. : "Autrefois, les familles avaient tendance à considérer que la réussite à l'école était largement liée à l'héritage culturel, à la tradition, aux forces sociales. L'écrasante majorité des enfants quittaient l'école à 12, 13 ou 14 ans. Dans la Belgique industrielle, par exemple, jusque dans les années 1950,

la plupart des gens rentraient dans la vie économique indépendamment de leurs éventuels diplômes. D'une certaine manière, l'école n'était pas indispensable. Aujourd'hui, les familles pensent que des mauvais résultats augurent de grandes difficultés sociales et personnelles pour leurs enfants. Aussi, leurs rapports avec les enseignants sont de plus en plus tendus. Les parents sont, dans bien des cas, devenus à l'égard de l'école des consommateurs un peu agressifs, du moins exigeants. Ce que n'aiment pas les professeurs, convaincus que les familles se mêlent de ce qui ne les regarde pas... Le paradoxe, c'est que ces mêmes professeurs jugent les parents démissionnaires quand ils ne s'intéressent pas trop à ce qui se passe en classe".

Tout parent veut le meilleur pour son enfant

L. L. : *Faut-il reprocher aux parents cette attitude consumériste ?*

F. D. : "Non. Je ne vois pas comment un parent normalement responsable, aujourd'hui, pourrait ne pas envisager d'inscrire son enfant dans la meilleure école possible car, encore une fois, il en va de son avenir. Ce reproche de consumérisme adressé aux parents par les enseignants me choque d'autant plus que ces derniers sont souvent eux-mêmes les plus consuméristes des parents. Qui plus est, il est légitime que les familles exigent d'avoir des établissements de qualité. Imaginez que l'on remplace le mot 'école' par 'hôpital'. Serait-on choqué que les gens essaient de se faire soigner dans la meilleure institution hospitalière ? Les accuserait-on de consumérisme ? Non, on considérerait qu'il s'agit là d'un droit dévolu au citoyen."

L. L. : *En quoi l'évolution de la famille, avec la multiplication du nombre de divorces et de familles monoparentales, a-t-elle modifié le rapport des parents à l'école ?*

F. D. : "Bien souvent, les parents, au sein de ces familles fragilisées, attendent de l'école qu'elle se substitue à eux, par exemple en faisant preuve d'autorité. En France ou en Wallonie, celle-ci se trouve confrontée à une tension d'autant plus grande qu'historiquement, elle s'est chargée d'instruire et non d'éduquer les enfants. En Scandinavie ou dans le monde anglo-saxon, l'école s'en sort mieux parce qu'elle accepte de jouer un rôle éducatif".

École et parents privilégient la méritocratie

L. L. : Les attentes des parents vis-à-vis de l'école sont-elles surdimensionnées ?

F. D. : "Elles sont excessives, tout comme les attentes de l'école vis-à-vis des parents. Trop souvent, cette dernière aimerait que les familles lui envoient des enfants parfaits... En réalité, l'école est plutôt meilleure qu'elle ne l'était. Mais comme on attend trop d'elle, on est forcément déçu. C'est un peu comme en médecine : on est beaucoup mieux soigné que par le passé et, du coup, on ne supporte plus d'être malade".

L. L. : Les parents d'aujourd'hui voudraient épargner à leurs enfants le stress d'une mise en concurrence. Ne sont-ils pas trop protecteurs ?

F. D. : "Je pense le contraire. Tout comme l'école, ils privilégient la méritocratie. L'école le fait par conviction, eux agissent en tant que consommateurs. Ils se précipitent vers les filières sélectives, vers les établissements les plus réputés. Tabliers et punitions ont beau avoir disparu, l'école n'est pas devenue un endroit 'cool'. Elle ferait mieux de s'inspirer du modèle scandinave où la sélection n'intervient pas avant 14 ou 15 ans, ce qui laisse aux enfants le temps d'apprendre, de s'épanouir sans être obsédés par les résultats. Par ailleurs, la méritocratie suppose qu'on s'occupe aussi des vaincus de la compétition".

L. L. : Comment les parents doivent-ils parler de l'école avec leurs enfants ?

F. D. : "Il faut leur dire qu'il est très important de réussir à l'école, mais que dans le cas contraire la vie n'est pas ratée pour autant. Beaucoup de gens très intelligents et très utiles n'ont jamais été de bons élèves. Une société aurait peut-être plus de mal à se passer de ses infirmières et mécaniciens que de ses ex-premiers de la classe. Et il serait pour elle bénéfique que l'école cultive chez les enfants civisme, générosité, souci des autres. Le problème, pour l'instant, c'est que, quand tout le monde fait la course, on est bien obligé de courir. Et qu'on se sent un mauvais parent si l'on ne met pas 'la pression' sur son enfant".

■ Propos recueillis par **Joanna Peiron**

(1) Professeur à l'université de Bordeaux et directeur d'études à l'École des Hautes Études en sciences sociales, à Paris, il a publié, entre autres, *L'Hypocrisie scolaire* (Seuil 2000) et *L'École des*

chances : qu'est-ce qu'une école juste ? (Seuil, 2004).

d'un architecte

REGARD

Parmi ces paroles d'experts, on souhaitait un mode d'expression autre que le mot. Alors, on s'est mis à imaginer comment un architecte pouvait représenter les deux modèles d'école, l'école prête à être consommée... comme une banque ou une grande surface et celle, vaste et vibrante tel un atrium. Des images, bien sûr, mais qui recouvrent chaque fois un projet de vie. Gilles Demey a accepté de se prêter au jeu en précisant cependant que, pour lui, toutes les écoles actuelles s'inspirent un peu des deux. L'école d'aujourd'hui serait-elle faite d'influences multiples ? À voir... Premier organigramme (ci-dessus), premier croquis (ci-dessous) pour l'école comme produit de consommation.

Le modèle est enveloppant, structuré, un sentiment de protection s'en dégage, sorte de cocon dans lequel l'enfant est à l'abri de tout ce qui pourrait parasiter son parcours. Celui-ci est linéaire : l'enfant est sur un rail et s'il atteint le bout de ce rail, il ne peut qu'avoir grandi. En sagesse ? En sensibilité ? Pas nécessairement. Mais il aura gagné, en termes quantitatifs, un ou des diplômes. C'est la route des élites, monodirectionnelle mais qui mène toujours plus loin et toujours plus haut.

L'élève avant l'enfant

Malgré la matrice dans laquelle les éléments se trouvent (elle se présente sous forme d'enceinte dans le croquis), ces derniers sont cloisonnés. Chaque acteur a sa place : les élèves en classe ou dans la cour de récréation selon l'horaire, les enseignants dans la salle des profs, les parents hors les murs. L'entrée est étroite. Il existe bien des mouvements qui font que les uns rejoignent les autres, mais l'ensemble est fragmenté. Comme notre savoir en terre d'Occident. Or, qu'est-ce qui fait la culture si ce n'est ce pouvoir de faire la navette entre des connaissances compartimentées et la volonté de les intégrer. Le plan de l'école d'aujourd'hui est un peu à l'image de cette pensée occidentale où chacun veut défendre sa frontière et son territoire. "Mais, comme le souligne Edgar Morin, on a déve-

loppé les techniques de manipulation dans tous les domaines en oubliant du même coup la réalité des êtres vivants, des êtres humains."

Analogie possible aussi entre l'école d'aujourd'hui et l'architecture classique (avant Le Corbusier). À l'époque, l'architecte partait d'une forme qu'il répétait à l'envi. Ce modèle était édicté par des contraintes géométriques, bien sûr, mais aussi par des règles esthétiques dictées par l'élite. Il fallait rentrer dans le moule sinon on n'existait pas.

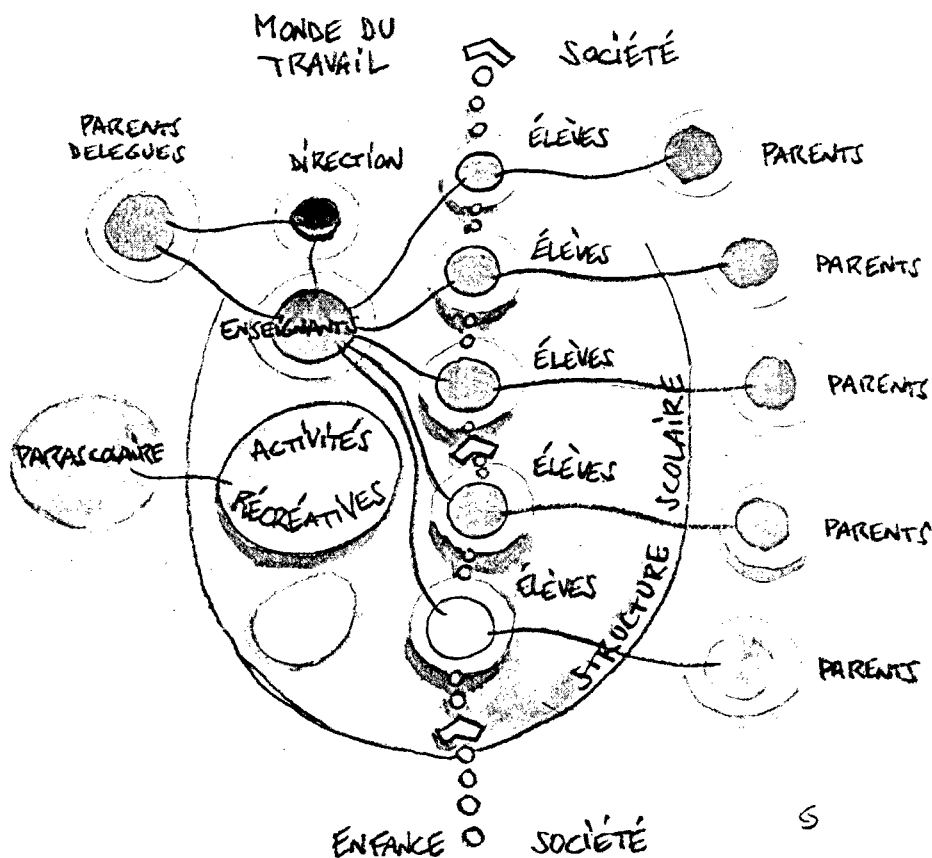
Toute idée, même la plus novatrice peut devenir, hélas, un modèle, une loi. Dans le domaine de l'architecture comme dans celui de l'enseignement. La forme architecturale - et c'est pareil pour le projet scolaire - est périssable tôt ou tard. Elle ne trouve sa pérennité que dans sa réévaluation au service du projet collectif.

L'école est, elle aussi, pareille à un grand chantier. Les réformes n'arrêtent pas de s'y succéder. Sont-elles le signe d'une peur de changer ou celui d'une volonté forcenée d'y parvenir ? L'école cherche et parfois... trouve.

Deux croquis pour un seul modèle

COMMENTAI E Le premier, ci-dessus sur deux colonnes est ce qu'on appelle en jargon d'architecte un organigramme. Plus simplement dit : il s'agit d'une approche synthétique des éléments à mettre en exergue dans le projet. Les fonctions y sont juxtaposées et mises dans l'espace pour privilégier les liens, elles sont ensuite orientées selon l'environnement - la course du soleil, par exemple. C'est à partir des fonctions posées qu'on passe aux formes. C'est le deuxième croquis (ci-dessous) qui montre ainsi le lien entre l'organigramme et la construction qui est l'aboutissement du projet. Cette étape est plus concrète, permet de mieux visualiser le projet.

Ici comme en page 6, Gilles Demey s'est gardé de donner des formes différentes à l'un et l'autre modèles. Il s'est appliqué à reprendre les mêmes unités pour les deux projets, histoire de ne pas traduire une tendance architecturale qui risquait d'enfermer le lecteur dans un élément trop formel. L'architecte a laissé place au débat.



Et si l'école était un service pour tous

Des études sur les végétaux nous montrent que les pollens ne vont pas féconder les plantes proches, mais les plantes à distance. On observe donc que déjà au niveau biologique végétal, il existe un mécanisme naturel qui permet de mélanger les programmes génétiques. Si un programme génétique se répète, il finit par mener à la routinisation du programme, ce qui peut être une facilité ou une économie de gestion pour la plante... Ce schéma est pareil pour l'animal et aussi les hommes. Mais si un être vivant - une plante, un animal ou un homme - est trop spécialisé, il fait des performances mais devient de plus en plus vulnérable puisque la moindre variation condamne l'espèce entière. Ceci nous confirme que le trésor de l'humanité... est la diversité. C'est le brassage qui contraint l'être vivant - plante, animal et homme - à inventer un autre être vivant à partir du même programme génétique.

De cette diversité naît la diversité de la vie et, à la moindre variation extérieure, l'adaptation possible à la survie. Mais pourquoi parler de biologie alors qu'on questionne l'école ?

Parce que cette analogie peut nous aider à comprendre la vulnérabilité de notre système éducatif et les secondaires en particulier. Autrefois réservée à l'élite, l'école s'est aujourd'hui ouverte à tous. Mais a-t-on modifié les règles du jeu pour accueillir ces nouveaux venus ? Au nom de l'égalité des chances, on enseigne à tous les enfants la même chose de la même manière. Et si on se trompait ? Et si l'école était toujours faite pour le fort en thème, le fils de cadre ou d'enseignant... une performance qui risque de le mettre, lui aussi, en danger à terme ? Essai de réflexion pour inventer une école qui soit au service de tous.

d'un architecte

REGARD

Après avoir "croqué" une école proche de celle d'aujourd'hui qui formerait des jeunes conformes à ce qu'attend notre société marchande, Gilles Demey, architecte a rêvé une école qui penserait la diversité sans nier nullement la singularité de chaque enfant. Une école qui apprendrait aux jeunes à construire la société ensemble.

Contrairement au premier schéma (voir en page 4) où il existait une seule entrée pour l'enfant et un seul chemin qui le menait tout droit vers le marché de l'emploi, ce schéma-ci possède des portes d'entrée multiples. L'enfant peut venir de partout et aller partout. L'enfant a plus de possibilités de mouvement, parfois même horizontales. Bien sûr, la structure scolaire dans laquelle il

circule est moins canalisée, ce qui ne signifie pas moins structurée. Mais, l'ensemble des enfants tournent autour du projet collectif qui rassemble tout le monde, les maîtres et les apprentis. Pas de triangle classique parents, enseignants et direction (un dialogue difficile puisque beaucoup aujourd'hui s'en plaignent) mais une direction et ses professeurs en prise directe avec le projet commun. Ce projet peut - et doit - évoluer; il a une certaine plasticité qui lui permet de s'adapter à chaque élève aussi. À l'inverse de l'autre modèle scolaire qui faisait rentrer le jeune dans le moule pour qu'il puisse, en fin de parcours, s'insérer dans la société, cet organigramme part d'un projet de société. Le bâtiment n'est qu'une peau, un abri qui le sert et qui doit obligatoirement évoluer au même rythme. "La forme suit la fonction", résumant volontiers les architectes pour définir l'architecture d'aujourd'hui, qui se veut plus modelée. Elle souhaite être contextuelle, ancrée dans une réalité sociale, économique, environnementale, etc. C'est le projet collectif qui est au centre de la démarche avec ses multiples interactions qui créent sa dynamique. Comme le modèle d'école présenté ici pour lequel la société s'investit au départ comme à l'arrivée. Un modèle ouvert, à multiples directions et pluriculturel, un modèle dont certaines écoles tentent de s'approcher (pour en savoir plus, lire nos Ligeur spéciaux enseignement de fin avril et fin mai).

Gilles Demey avait fait un troisième croquis: celui d'un bâtiment autour d'une cour de type bloc et, juste à côté, une architecture plus fluide avec des rampes, des escaliers et le bâtiment intégré dans le relief... Il l'a conservé au fond de son tiroir. "Je craignais qu'il présente déjà une image trop aboutie. C'est le projet qui est prioritaire, c'est lui qui doit se construire d'abord!"

■ M.K.

du délégué

PLAIDOYER "Ne créons pas de jeunes déchets!" Bernard De Vos, Délégué général de la Communauté française aux droits de l'enfant ne mâche pas ses mots quand il s'agit de se battre pour le bien-être des enfants. De tous les enfants. En étant le porte-parole des sans-voix ou de ceux qui tentent de se faire entendre, il est au cœur de sa mission. Et parce que, pour lui comme pour nous, l'enjeu pour les jeunes aujourd'hui (mais aussi pour nous tous qui évoluons dans cette société), c'est de créer de la solidarité au sein de l'école, le Ligeur a souhaité le rencontrer.

Bernard De Vos: "Ces débats autour du décret commencent à me lasser car les vrais enjeux sont occultés, notamment par des associations de parents réfractaires à toute ouverture sur la diversité et la solidarité entre jeunes issus de milieux hétérogènes. Le Pacte scolaire, les réseaux: attention, pas touche, sujets tabous! Par contre, que l'on relègue des jeunes dans des filières inappropriées au motif de la couleur de leur peau ou d'un nom à résonance étrangère, tout le monde s'en fiche. Ou que des directions d'écoles invitent gentiment des parents à ne pas inscrire leurs enfants dans

leurs établissements renommés car il sera difficile pour les familles de payer les frais scolaires, les excursions ou encore le prof particulier... Personne n'en a cure."

Le meilleur pour la société, c'est la solidarité

Le Ligeur: *Vous semblez parfois bien isolé dans vos positions. Il est naturel de choisir pour son enfant l'école que l'on estime être la meilleure, non ?*

B. DV: "Cela voudrait dire que les établissements non élitistes ou qui ne sont pas dans le top 20 auraient de moins bons projets pédagogiques voire de moins bons enseignants. C'est totalement faux. Quel raccourci! Actuellement, ces 'écoles poubelles' dont personne ne veut recueillent les élèves exclus du système: les élèves étrangers, les élèves issus de couches socio-économiques défavorisées, ceux dont les parents ne peuvent être présents pour faire le suivi scolaire ou ceux qui n'ont pas accès à l'information. En gros, tous les problèmes de la planète se retrouvent dans ces établissements. Comment dès lors sortir de cette dualisation? En offrant plus de moyens comme c'est le cas pour les écoles à discrimination positive. D'accord, mais faire cohabiter des publics hétérogènes est bien plus porteur en termes de solidarité et d'ouverture à l'autre".

L. L: *Quel modèle d'école - et donc de système d'inscription - adopter ?*

B. DV: "Je ne parlerais pas ici de modèle, ce qui fait très américain mais d'idées. Quelle société voulons-nous? Une société de la peur qui engendre une politique sécuritaire ou une société de la connaissance partagée par tous et non le plus petit nombre? Pour ce faire, il faudrait d'abord mettre en place une gestion collective des données sur une base régionale et en faisait fi des réseaux. C'est déjà le cas à Gand où les parents peuvent choisir une vingtaine d'écoles parmi lesquelles un tri s'opérera via ordonnateur sur base de critères comme la proximité, la mixité sociale, etc. Ensuite, il faut revaloriser les élèves prématurément orientés vers le technique ou professionnel en fin de 1^{er} cycle du secondaire. Pourquoi obliger un élève à devenir plombier ou soudeur s'il veut devenir enseignant? D'où l'importance de prolonger le tronc commun au-delà des 12 ans (ndlr: modèle scandinave où tous les jeunes suivent le même cursus jusqu'à 14-15 ans). Enfin, un changement de mentalité radical doit avoir lieu afin de ne pas pré-formater certains élèves qui se voient contraints d'opter pour des filières qu'ils ne souhaitent pas suivre".

Les plus forts et les plus faibles se renforcent entre eux

L. L: *Avec tout ce qui tourne autour des derniers avatars du décret inscription, beaucoup de parents se sentent floués dans leur liberté de choix. À raison ?*

B. DV: "L'apartheid scolaire actuel est détestable tant pour l'apprentissage que pour l'avenir de la société. Récemment, les manchettes nous rappelaient qu'un Belge sur trois adopte des comportements racistes ou au moins xénophobes. Ces chiffres ont tendance à baisser pour les personnes en contact

des échanges créés. Or, un des derniers lieux qui peut accueillir ces échanges, c'est bien l'école! Pourquoi donc se replier sur sa liberté de choix? Je pourrais dire aux parents des mille enfants qui n'ont toujours pas de place pour la rentrée prochaine qu'il reste cinq mille places libres à Bruxelles et en Brabant wallon. Pourquoi les refuser?"

L. L: *Et vous-même, Bernard De Vos, admettons que vos enfants se retrouvent dans une école dite 'poubelle' suite au tirage au sort: que feriez-vous ?*

B. DV: "Je pense que mes enfants ne seraient pas les seuls à se retrouver dans pareille situation. Et c'est grâce au contact entre jeunes issus de milieux variés que l'apprentissage sera le plus efficace. Les plus 'forts' entraînent les plus faibles et se renforcent entre eux".

LL: *En attendant, que fait-on pour apaiser les parents ?*

B. DV: "Je ne suis pas contre le fait de repartir sur une page blanche mais pas de plancher dessus pendant cinq ans. La prochaine rentrée, c'est déjà demain, donc il est temps de laisser tomber tous les présupposés idéologiques pour avancer vers un projet qui respecte chaque élève, quel qu'il soit, avec ses spécificités propres. Afin que les jeunes qui sont déjà objets aujourd'hui ne deviennent pas in fine des déchets..."

■ Propos recueillis par Cécile Histas

des psys

L'AVIS Après le décodage de l'école, ses forces potentielles, ses faiblesses actuelles, après la mise en forme en deux et trois dimensions de ce qu'elle est et pourrait être, qu'en est-il de nous, les parents, dans tout ça? Nous qui sommes plongés dans la réalité crue, confrontés, jour après jour pour la plupart, à un véritable parcours d'obstacles, quels désirs projetons-nous sur l'école? Sommes-nous prêts à prendre le risque d'un système éducatif plus ouvert? Les psychologues, Diane Drory et Geneviève Salengros, nous aident à démêler nos attentes et nos impatiences.

l'école au plus grand nombre pour des études les plus longues possibles.

Au nom de l'égalité, on a mis les élèves sur le même pied, sexes et classes sociales confondus (l'ouverture à d'autres ethnies se fera plus tard). L'école était devenue un mal nécessaire et peu de gens alors y trouvaient un vrai bonheur. Bâtie sur le modèle peu avenant de la caserne, elle restait un lieu où régnaient l'arbitraire, les vexations et une discipline inflexible. On la disait coupée de la réalité sociale malgré quelques tentatives de pédagogies ouvertes sur la vie portées par des pionniers tels que Freinet et Decroly. Mais leur influence fut quand même considérable et l'on vit alors l'école s'ouvrir à la vie, c'est-à-dire, renoncer aux contraintes et faire place nette pour que la liberté de parole et la créativité puissent s'y épanouir. Comme l'architecture, l'école tourne le dos aux modèles rebattus. Elle veut joindre l'utile à l'agréable, ne plus se limiter à faire une tête bien pleine mais développer

aussi l'intelligence du cœur et du corps. Malgré cette belle évolution, le système scolaire cristallise mécontentements et crispations. En attendrait-on trop ?

"Avant, observe Diane Drory, *l'école était un outil social au même titre que la famille. L'une perpétuait les générations et l'autre, les professions. Aujourd'hui, l'école est devenue un objet très individualisé selon l'idéal qu'on nourrit pour son gosse. Les parents ont mis la main sur cette institution, ils se sont approprié ce lieu qui doit fonctionner selon leur projet éducatif. Bien sûr, ils souhaitent que l'école soit un service pour tous, mais ça, c'est de la théorie, en pratique, l'enseignement qui y est donné doit être en adéquation avec le projet qu'ils construisent pour leur enfant.*"

L'école, pas uniquement l'affaire des parents

La réussite scolaire des enfants est devenue un enjeu majeur pour les parents. "Ils sont tellement braqués sur le diplôme à décrocher toute affaire cessante que les jeunes ne s'y retrouvent plus et se détournent de l'école qui ne leur appartient plus. Ils reconquière alors d'autres espaces, des espaces de loisirs, de plaisir dont ils détiennent les clés. Je rappelle souvent aux parents que leur môme n'est pas un bulletin sur pattes mais un être total qu'ils doivent aussi entendre dans ses projets."

Cette démarche commence tôt : observer, écouter l'enfant voyager dans son imaginaire, mener ses jeux est loin d'être une perte de temps. Même si aux yeux de certains adultes, ces moments se résument à quelques bêtises. "C'est tout petit que l'enfant forme son goût de la découverte, à partir de ses cinq sens, il découvre le monde. Inutile de lui apprendre dès 4 ans, les chiffres et les lettres, il a suffisamment de choses à découvrir pour se

faire une première idée de la vie." C'est à cet âge-là aussi qu'il intègre, petit à petit, l'utilité d'apprendre. Notre intérêt (et celui des enseignants également) pour ses découvertes, ses premiers apprentissages peut faire en sorte que, plus tard, il soit toujours intéressé à penser. Un adolescent ne se construit pas tout seul. Les adultes doivent donner du contenant. Bien sûr, la société du divertissement ne nous aide guère et la culture de masse abrutissante, balancée à toute heure par les médias s'insinue dans l'existence de nos jeunes (et dans la nôtre !).

Bien sûr, la pression de la société qui vise l'excellence bourre aussi le cerveau des parents qui s'imaginent que si leur gosse ne gagne pas suffisamment d'argent, il sera un raté. "Je rencontre de plus en plus de parents, note Diane Drory, qui croient être des extraterrestres parce qu'ils ne laissent plus leurs gosses scotchés à l'écran à toute heure. Tous ces extraterrestres forment déjà une belle tribu... Peut-être y a-t-il un premier réveil, côté adulte ? L'école peut, elle aussi, faire plus de place aux messages d'humanisation : parler du fair-play, du partage, d'autres valeurs qui font appel à la responsabilité de chacun. Et ce, dès les premières années de primaire : les enfants sont encore tout pleins d'idéal, pleins du sens de l'autre, de l'intérêt pour l'autre. Ne ratons pas l'occasion, revalorisons les instituteurs et institutrices, c'est eux qui détiennent la réconciliation possible entre l'école et les élèves."

Une question de collaboration

Derrière le choix d'une école, se définit un système de valeurs, celui transmis dans la famille. "Ces valeurs sont toujours positives; quel que soit le parent, il pense toujours offrir le meilleur à son enfant." Pour Geneviève Salengros, les parents sont

souvent considérés comme de simples usagers de l'école. Or, selon l'histoire qu'ils ont vécue - c'est quoi l'école, à quoi ça sert, est-ce que ça permet de s'en sortir ? - la majorité d'entre eux n'ont guère de marge de manœuvre pour pouvoir prendre pleinement leur place d'acteur. "Un mot-clé pour moi, c'est le terme 'collaboration'. Chacun a un lien à l'autre tout en gardant sa place, chacun est actif et on peut ainsi entre parents, enseignants et jeunes, échanger ses mondes. Attention, il ne s'agit pas de faire un grand méli-mélo. Chacun sait bien qui il est et se sent d'autant plus solide pour aller à la rencontre de l'autre sans se sentir menacé. Et si c'est difficile pour l'un ou l'autre parent, les enseignants ont le devoir d'aller à la rencontre de cet usager."

L'autre c'est le directeur, les professeurs, les copains qui vous ressemblent plus ou moins. L'autre, ce n'est pas toujours facile de l'approcher, de l'aborder. Il faut pouvoir l'apprivoiser, se mettre à sa place, tout cela demande un effort, celui d'aller à la découverte d'un nouveau continent mental. "Pour rencontrer la différence, il faut des repères de sécurité. Dans le parc, le bébé peut faire risette avec une vieille dame tant qu'il voit sa maman qui le rassure. C'est la même chose pour nos plus grands qui fréquentent des écoles où il y a parfois plus de vingt nationalités. Le repère de sécurité, c'est l'enseignant et la sanction aussi, si l'un ou l'autre a enfreint la règle. L'école doit être un espace ouvert - le monde est bariolé et autant le savoir tout jeune ! Mais l'ouverture ne peut se vivre bien que si l'institution scolaire met en place un dispositif avec un code, des règles qui correspondent à ceux connus dans notre monde social. C'est ce dispositif qui est garant d'une hétérogénéité harmonieuse."

■ Myriam Katz

L'école dans la cité

L'encrier est au milieu du banc. Les plumes balon maculent mes doigts d'enfant. Je regarde au dehors. La cour de récréation est bordée d'un haut mur. Il faut voler plus haut pour s'échapper. Ce n'est pas un rêve. Je me souviens. C'est la réalité, celle d'une autre époque. Vraiment ? En ce temps-là, l'école clôturait la semaine le samedi à 4 heures. Puis, ce fut à midi.

PASSÉ L'école ? C'était d'abord une impressionnante bâtisse. Une forteresse ? Sans doute. Il y avait l'intérieur et l'extérieur. Dehors c'était un monde hostile pour les enfants. Qui devint fascinant pour les ados en devenant. Tous les rêves y étaient permis...

Plus tard, à l'université, je pus expérimenter d'autres relations avec le monde urbain. Le plaisir de la ville. En comprenant mieux aussi ses séductions et ses pièges, et les peurs des enseignants du collège. On était renvoyé aussi sec si l'on fréquentait certains cafés qui avaient la réputation de corrompre l'âme.

Nostalgie

Avec mes enfants, ie me demande souvent quelle

était (quelle est) cette peur fondamentale qui anime tant d'enseignants. Ne font-ils pas le plus beau métier du monde ? Comment justifier alors la fermeture de certains profs et de leur direction qui refusent toute discussion, tout échange avec les parents, une fois que les points ont été donnés ?

Faut-il accepter cette parole d'une prof de math qui disait que le problème de l'école d'aujourd'hui, ce ne sont pas les élèves, ce sont les parents. Dès qu'il y a le moindre problème ou la moindre remarque faite à leur enfant, ils interviennent, parfois de manière intempestive, perturbant le processus pédagogique qui s'accompagne d'une indispensable discipline. Il est sans doute possible de trouver un juste milieu.

Ah oui, il y a les enfants arrogants. Je pense à celui-là qui se faisait rabrouer pour ses questions jugées inadéquates. Mais n'est-ce pas précisément le rôle de l'école, et surtout plus tard de l'université, de poser des questions ? Les bonnes de préférence. Celui-là poursuit aujourd'hui des études de droit. Parviendra-t-il à faire la différence entre bonnes et mauvaises questions, pour sortir des débats stériles et avancer

sur le chemin des découvertes vitales ?

À la fin de ces années soixante si fertiles en créativité collective, je pus imaginer et voir fonctionner d'autres écoles, et même d'autres types d'écoles. Elles naissaient entre autres sur le campus de Louvain-la-Neuve. Ah, la ferme Jacobs, où des génies portugais pétrissaient un pain à nul autre pareil, dont la croûte était du gâteau ! Les enfants participaient à cette activité avec plaisir. Découverte d'une école ouverte sur la vie. Mais n'est-ce pas là la mission de toute école ?

Que reste-t-il aujourd'hui de ces tentatives parfois maladroites de changer la vie ? Un goût de trop peu, sans doute.

AVENIR

Les récentes manifestations de parents à l'encontre des décrets mixité font apparaître deux grandes catégories de parents : les parents clients et les parents partenaires. Les premiers ont compris le rôle fondamental de l'école, dès le plus jeune âge, pour assurer une réussite professionnelle à leurs enfants. Même si ce n'est pas une garantie absolue. Les seconds ont compris que la société, et

la vie sans doute aussi, a changé depuis le temps de leur petite enfance. Un grand brassage humain est en cours, qui accueille par-delà les frontières des gens de toute origine, de toute culture, de toute religion. L'école, selon le mot de Valéry, ne serait-elle pas là, dans la vie même, à la fois dangereuse et excitante ?

Ouverture

L'école ne peut plus rester cette forteresse du savoir qu'elle était. Elle est percée de part en part par les technologies de l'information et de la communication. Mais elle demeure un point de repère essentiel de la formation. Alors ? Ne peut-on imaginer une école qui favoriserait la circulation de la parole, au risque de faire des erreurs, de patauger parfois ? Il y a des moyens tout petits d'agrémenter l'école en l'ouvrant sur la ville. Je songe à tel mur que l'on a mis bas à Molenbeek (Bruxelles), pour le reconstruire en gabion (petit coffrage en fer dans lequel on met des cailloux, un système le plus simple pour faire un mur), laissant l'armature apparente à certains endroits. Des plantes grimpantes s'y accrochent, introduisant la verdure dans un quartier plutôt gris. Et le regard peut plonger dans la cour de récréation, sans être intrusif.

L'ouverture sur la ville c'est aussi l'ouverture de la ville. Les murs en forme de remparts qui caractérisent nos quartiers (l'îlot "en courtine") peuvent s'ouvrir suite à des travaux. Les autorités publiques

ont alors des possibilités d'intervention. Je pense à cet aménagement d'un intérieur d'îlot à Saint-Gilles (Bruxelles encore) qui donne accès à la station de métro Horta. On aurait pu cadenasser des grilles pour ne laisser l'accès qu'au seul transport public. On a profité des démolitions de maisons pour ouvrir l'îlot à la circulation piétonne. Des jeux d'enfants y sont aménagés pour le bien-être de tous. Mais surtout, on a dépassé les anciennes peurs : du bruit, des dégradations du mobilier public, du vandalisme.

Exemples à suivre

Mais revenons à ces rêves de nouvelles écoles des années soixante. On les appelait "libres", ou "autres". Elles s'installaient dans des bâtiments existants, une ferme pour la campagne, une vieille maison pour la ville. Peu étaient construites entièrement, bâtiment et pédagogie. Ou alors, c'était dans un affreux béton "brut de décoffrage". J'en vois pourtant un bel exemple, à Dinant. Un cube de briques, percé en son centre d'une verrière. Un grand escalier conduit à l'étage. Des pierres bleues tapissent le sol. Des plantes vertes descendent de la mezzanine pour enchanter l'espace. Une école classique, je pense, un athénée. Mais qui porte la poésie d'une architecture réfléchie.

Je pense aussi à cet exemple d'architecture organique qu'est l'école Steiner de Wijmaal, près de Leuven. Il s'agit d'une école libre imaginée

pour l'asbl Zonnewijzer par l'architecte Damien Camoy. Elle a bénéficié d'un subside à hauteur de 70 % de la Communauté flamande en raison de sa gestion exemplaire et de la compétence de ses enseignants. Le reste a été financé par un prêt de la banque Triodos. École maternelle, primaire et secondaire. Avec un atelier de sculpture, un foyer, une salle de spectacle. Et, bien sûr, des terrains de sport et un potager. Le tout faisant partie de la pédagogie Steiner.

L'implantation globale positionne ces éléments respectifs dans un agencement de grand corps vertébré. Les classes sont autant d'alvéoles où la ligne courbe détermine ouverture et fermeture d'une classe par rapport à l'autre. Les matériaux sont écologiques, et le souci a été porté sur la bonne isolation thermique des locaux.

Est-ce là un exemple à suivre ? Cette école a quitté ses anciens bâtiments scolaires du centre de Leuven pour s'installer au vert. Ne retrouve-t-on pas dans la démarche de quitter la ville cette même peur de mes enseignants du collège à fréquenter les lieux de vie ? Comme si la ville était un lieu malsain. Dont il faudrait s'écarter pour naître. Dans le même temps, des associations flamandes développent à Molenbeek des "classes de ville". On croit rêver. Non, c'est la réalité.

■ Michel Renard

